



**HAL**  
open science

**“ Speak white ” de Michèle Lalonde. Gestes, postures  
et devenir d’une prise de parole.**

Arnaud Maisetti

► **To cite this version:**

Arnaud Maisetti. “ Speak white ” de Michèle Lalonde. Gestes, postures et devenir d’une prise de parole.. Pour la Poésie. Poètes de langue française (XXe - XXIe s.), Presses Universitaires de Vincennes, 2016, 978-2-84292-456-0. halshs-02343470

**HAL Id: halshs-02343470**

**<https://shs.hal.science/halshs-02343470>**

Submitted on 5 Nov 2019

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

**« Speak White » de Michèle Lalonde**  
**Gestes, postures et devenir d'une prise de parole**

speak white  
c'est une langue universelle  
nous sommes nés pour la comprendre  
avec ses mots lacrymogènes  
avec ses mots matraques

Michèle Lalonde, « Speak White »

J'ai passé quelques semaines au Québec au printemps dernier, après et pendant les manifestations étudiantes, au cours desquelles, à Montréal, à Québec, et dans d'autres villes de la région comme à Victoriaville, les forces de police avaient fait usage de tir de flashball et de gaz lacrymogènes<sup>1</sup> sur des foules d'étudiants et d'enseignants pacifiques qui défendaient le droit à l'éducation contre la hausse excessive des tarifications et la libéralisation du service publique de l'enseignement supérieur. À l'invitation généreuse de Kateri Lemmens, je m'étais rendu à Rimouski pour conduire une après-midi durant un atelier d'écriture avec les étudiants en création de l'UQÀR, et dans la ville, sur certains murs et sur toutes les lèvres, les matraques et les lacrymogènes, les mots qu'il faut pour le dire.

J'avais apporté avec moi un texte, et j'avais conduit l'atelier sur son incitation : ce poème-manifeste de Michèle Lalonde, *Speak White*, écrit en 1968. Dans l'atmosphère d'ébullition politique et intellectuelle que vivait le Québec alors, au printemps 2012, et dans les traces laissées sur les étudiants par la fatigue des veilles et des marches, des réunions et des lectures qui agitaient les idées sans parfois les fixer, j'avais été surpris de voir ces étudiants se saisir de la langue de Michèle Lalonde à l'endroit même où elle activait des tensions fécondes d'interpellation du monde – de réquisition du réel : là où finalement l'enjeu de l'engagement de la jeunesse au cours ce printemps qu'on disait érable dans ce mouvement de houle qui battait au Maghreb et au Moyen-Orient, portait non pas seulement sur des questions de frais de scolarité, mais des enjeux plus profonds qui pouvaient par exemple les opposer à Toronto et au Canada anglophone, que ce soit sur le choix d'un modèle économique ou de société, ou sur la question plus large et enveloppante de l'identité (non pas d'identité nationale ou de repli identitaire, mais d'invention de soi aussi, de son avenir choisi en fonction d'une histoire conçue comme commune) – sur la question de ce que l'on nomme aujourd'hui le vivre ensemble, l'être ensemble.

Mais là où le discours politique s'arrête, là où justement le politique ne pouvait répondre aux revendications de ce mouvement seulement sous la forme de mesures à prendre ou à refuser, là où par conséquent le politique ne pouvait que parler la langue du discours libéral de l'offre et de la

---

<sup>1</sup> Voir ce témoignage des événements de la manifestation du 4 mai à Victoriaville, <http://www.mondialisation.ca/qu-bec-victoriaville-r-pressure-tat-policier-chaos-vs-d-tresse-blessures-et-rage/30727>

demande pour se faire entendre, le poétique prenait le relais, et plutôt qu'un témoin, traversait ce discours pour en retour l'envisager dans ce qu'il sous-tendait, le dévisageait aussi dans sa violence, et vengeait enfin peut-être en nommant le champ de force que la politique, dans l'angle mort de sa perception, était incapable de considérer.

Si la langue poétique, ou si l'espace poétique de la langue a un sens, et je l'ai vu notamment dans les textes des étudiants ce jour-là, c'était dans la saisie de cet espace : la poésie et le lyrisme ne figurant pas l'au-delà politique d'une langue haute, langue qui serait débarrassée du monde ou trop élevée en regard de basses considérations des intérêts humains, mais au contraire, l'espace d'un feu croisé, où la prise de parole lyrique propose une saisie de la parole politique là où le monde fait problème et où la langue en intensité s'affronte à ce réel, où ce qui s'active dans la langue fait retour sur ce qui constitue la communauté dans la communauté.

Et si la poésie est bien l'activité d'une solitude, la recherche dans une langue qui est la sienne, élaborée seulement dans/par une singularité inaliénable, c'est aussi la mise en tension de solitudes en partage, parce que la langue que l'on parle est celle par laquelle on s'entend et signe de cette appartenance.

Speak white  
de Westminster à Washington  
relayez-vous  
speak white comme à Wall Street  
white comme à Watts  
be civilized  
et comprenez notre parler de circonstance  
quand vous nous demandez poliment  
how do you do  
et nous entendez vous répondre  
we're doing all right  
we're doing fine  
we  
are not alone  
nous savons  
que nous ne sommes pas seuls.

Soit donc le poème de Michel Lalonde, écrit en 1968, lu à l'occasion de La Nuit de la Poésie, le 27 mars 1970, dont on peut voir un enregistrement filmé par Jean-Claude Labrecque<sup>2</sup> : *Speak White*. « Parler blanc », c'est, au XIX<sup>e</sup> siècle, parler la langue du maître, et dans cet étrange transfert, qu'on dirait métonymique, de la couleur vers la langue (avec comme vecteur, l'autorité totalitaire du majeur, au sens où Deleuze et Guattari emploient ce terme), le Maître est Anglais, et l'esclave – le mineur, le nègre – parle Français. L'insulte était banale et entendue sur les chantiers, dans les usines, où les cadres anglophones imposaient leurs lois jusque dans la parole, mais elle avait aussi cours, de façon peut-être plus spectaculaire, à la Chambre des communes, à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. Si l'insulte tombe en désuétude à partir des années 1960, et n'a plus vraiment cours

---

<sup>2</sup> Dernière consultation : le 16 novembre 2013 : <http://www.youtube.com/watch?v=sCBCy8OXp7I> Le poème avait été lu une première fois lors d'un spectacle politique en 1968, mais interdiction avait alors été faite de filmer ou d'enregistrer.

aujourd'hui<sup>3</sup>, Michèle Lalonde s'en ressaisit justement au moment où elle pourrait paraître obsolète pour la réactiver – et dans le contexte très singulier, si puissant, de la Révolution tranquille à la fin des années 1960, ce poème peut se lire comme un manifeste politique et lyrique sur la place du Québec dans la confédération, en tant que peuple et espace nommés par une langue capable de renouveler le monde. Il est plus largement encore une mise en réflexion de la poésie comme arme capable de produire une saisie du Québécois en langue parlée par un peuple, maître et possesseur de son histoire : déjà une défense et illustration de la langue québécoise<sup>4</sup> – un geste politique en acte et en mots.

Intituler ce poème « *Speak White* » joue alors dans le double sens contradictoire que manipulent nombre de communautés mineures - procédés bien étudiés aujourd'hui, que l'on pense à ce qui s'est joué dans la sémantique homophobe ou raciste<sup>5</sup>. *Speak White*, ce serait une manière de reprendre à son propre compte cette insulte, pour écrire, en quelques vers, un manifeste produisant une contre-insulte. Il faut ajouter enfin que, dans le contexte de 1968, le poème se veut un écho et un soutien au livre de Pierre Vallières, *Nègres d'Amérique*<sup>6</sup>, qui venait alors d'être saisi par la police. Un comité d'aide avait été créé, et fut organisé, à l'initiative de Pauline Julien et Gaston Miron, un spectacle « Chansons et poèmes de la Résistance ». C'est donc largement contre le pouvoir central anglophone que ce texte est bien sûr conçu, et écrit en contexte au sein d'une certaine histoire – dont cependant il excède cette stricte inscription.

« Les Québécois sont un peuple sans histoire et sans littérature », disait le rapport sur Les Affaires de l'Amérique du Nord britannique, dit Rapport Durham rédigé en 1838, prélude au projet, réalisé plus tard, d'union des deux provinces du Bas et du Haut Canada, et qui fut reçu comme une insulte par les Québécois : phrase à laquelle à distance de l'histoire, mais précisément pour en signer la vacuité, répond la langue bègue d'un peuple inculte<sup>7</sup> :

---

<sup>3</sup> Il est vrai pourtant qu'en décembre 1999, des militants avaient tendus une banderole sur le pont qui sépare le Québec et l'Ontario. Ici la brève telle qu'on pouvait la découvrir le 9 décembre 1999 sur le site de Radio-Canada : « Des employés du ministère fédéral des travaux publics ont enlevé une banderole de mauvais goût sur le pont interprovincial. On pouvait lire sur la banderole accrochée du côté québécois du pont : « Bienvenue à Ottawa : From this point speak white ! » La banderole a été installée durant la nuit et a été enlevée vers 8 h 15. Bien en vue, les automobilistes et les piétons en direction d'Ottawa qui franchissaient le pont ce matin à l'heure de pointe ne pouvaient pas la rater. Quatre jeunes franco-ontariens ont téléphoné à la salle des nouvelles de Radio-Canada pour dire qu'ils ont installé la bannière sur le pont interprovincial ce matin. Ils disent qu'ils ont posé ce geste pour dénoncer le fait que les Jeux de la Francophonie risquent de se tenir dans une ville unilingue anglaise. Ils ajoutent que l'expression « SPEAK WHITE » était employée il y a 100 ans à l'endroit des francophones qui traversaient de Hull à Ottawa. Le groupe de militants dit préparer d'autres coups d'éclat. »

<sup>4</sup> Elle écrira dix ans plus tard un ouvrage avec un tel titre : *Défense et illustration de la langue québécoise*, suivie de *Prose et poèmes*, préface de Jean Pierre Faye, Paris, Editions Seghers/Laffont, Change, 1979.

<sup>5</sup> Voir comment les communauté homosexuels et Noirs ont utilisé le mot de l'insulte en signes pour les surqualifier eux-mêmes.

<sup>6</sup> Pierre Vallières, *Nègres blancs d'Amérique : autobiographie précoce d'un terroriste québécois*, Montréal, Éditions Parti pris, 1967, 289 p.

<sup>7</sup> Parole bègue qui fait écho à ce que disait Mandelstam de son propre rapport à sa langue et son histoire, lu par Deleuze dans *L'Abécédaire* : « Ma mémoire est non pas d'amour mais d'hostilité et elle travaille non pas à reproduire mais à écarter le passé – pour un intellectuel de médiocre origine, la mémoire est inutile, il lui suffit de parler des livres qu'il a lus, et sa biographie est faite (...) Là où chez les générations heureuses, l'épopée parle en hexamètre et en chronique, chez moi se tient un signe de béance, et entre moi et le siècle gît un abîme, un fossé rempli du temps qui bruit. Que voulait dire ma famille ? Je ne sais. Elle était bègue de naissance et cependant elle avait quelque chose à dire. Sur moi et sur beaucoup de mes contemporains, pèse le bégaiement de la naissance ; nous avons appris non pas à parler

nous sommes un peuple inculte et bègue  
mais ne sommes pas sourds au génie d'une langue  
parlez avec l'accent de Milton et Byron et Shelley et Keats  
speak white  
et pardonnez-nous de n'avoir pour réponse  
que les chants rauques de nos ancêtres  
et le chagrin de Nelligan

Ainsi, « Speak White » serait un texte militant pour une cause, fondateur, revendicateur, vengeur. Le poème est très rapidement devenu, il est vrai, un étendard du Mouvement Souverainiste. Il est publié dans la revue *Socialisme* et gagne assez vite le statut de symbole, à la fois lieu de formulation d'une identité et preuve de cette identité : un signe en même temps qu'une trace. Se lit autre chose pourtant, de plus profond qu'une parole de revendication localement structurée. C'est qu'il est travaillé de l'intérieur par un mouvement qu'on pourrait dire centripète, et non centrifuge : non pas tourné sur la communauté de laquelle il émane, mais cherchant, partout où c'est possible dans la langue, des dynamiques de déterritorialisations. C'est, pour le Québec, l'appel à une émancipation de toutes les autorités de discours qui nient la singularité des langues et des hommes, dans les anciennes colonies françaises, ou les DOM-TOM comme dans tous les endroits du monde où une telle violence symbolique - et pas seulement symbolique - s'applique : la communauté de frères d'une même histoire bafouée, au sein même de la langue - comme au Congo, au Viet-Nam, en Afrique du Nord :

dans la langue douce de Shakespeare  
avec l'accent de Longfellow  
parlez un français pur et atrocement blanc  
comme au Viêt-Nam au Congo  
parlez un allemand impeccable  
une étoile jaune entre les dents  
parlez russe parlez rappel à l'ordre parlez répression  
speak white  
tell us again about Freedom and Democracy  
nous savons que liberté est un mot noir  
comme la misère est nègre  
et comme le sang se mêle à la poussière des rues d'Alger ou de Little Rock

C'est un appel à la communauté de ces peuples jusqu'à l'affirmation terminale, qui n'est qu'un point de départ des luttes à venir : « nous ne sommes pas seuls » – l'anglais de la répétition « *We are not alone* » semble noter le débordement de la seule limite anglaise de la parole, signe d'une volonté de parler la langue du monde, de tous – et faire de l'anglais non plus la langue de la soumission et de la frontière, mais celle d'une solidarité neuve en dehors des frontières : nous ne sommes pas seuls à être étrangers dans la langue que nous parlons. Nous ne sommes pas seuls à être niés dans notre langue. Nous ne sommes pas seuls à dire que nous ne sommes pas seuls.

---

mais à balbutier, et ce n'est qu'en prêtant l'oreille, au bruit croissant du siècle et une fois blanchi par l'écume de sa crête, que nous avons acquis une langue. »

On comprend en ce sens pourquoi Michèle Lalonde ne défend pas la pureté de la langue française, et son texte en ce sens est d'une complexité plus grande qu'il pourrait n'y paraître. C'est au contraire contre la pureté originelle que s'écrit ce texte :

parlez un français pur et atrocement blanc  
comme au Viêt-Nam au Congo

Deux blancheurs sont là renvoyées dos-à-dos : celle de l'anglais et celle du français. C'est que le québécois est d'une double minorité : minorité dans la langue majeure anglaise et minorité dans la langue majeure française, pour reprendre les concepts forgés par Deleuze et Guattari dans leur essai sur Kafka :

Mineur ne qualifie plus certaines littératures, mais les conditions révolutionnaires de toute littérature au sein de celle qu'on appelle grande (ou établie). Mais celui qui a le malheur de naître dans le pays d'une grande littérature doit écrire dans sa langue (cf. Kafka, le juif tchèque qui écrit en allemand) : écrire comme un chien qui fait son trou, un rat qui fait son terrier. Et, pour cela, trouver son propre patois, son tiers-monde à soi, son désert à soi<sup>8</sup>.

Ici, le Québécois a le malheur, et, donc ; ce bonheur d'écrire dans cette double minorité. Michèle Lalonde revendique cette minorité à la puissance, mais aussi un certain héritage culturel et métissé : la langue qui se parle ici n'est pas un français originel vers lequel il faudrait tendre pour renouer aux racines utopiques, historiques – mais là où se joue la singularité de la langue, c'est lorsqu'elle travaille la langue en précipité intime d'une histoire, qui est aussi américaine, dans une terre qui n'est pas l'Europe, et s'est inventée via des croisements multiples, un rapport tiers au monde et au verbe, qui n'est ni celui de l'anglais, ni celui du français d'Europe. « Speak White » est ce texte complexe, qui s'inscrit dans une histoire elle-même complexe et ouverte, et dont le devenir lui-même est éminemment fracturé.

En 1980, un auteur de théâtre, Marco Micone, qui se présente comme un « francophone ayant l'italien comme langue maternelle », publie un poème intitulé « Speak What ». Objet de nombreuses controverses, il révèle des fractures au sein même des défenseurs de la souveraineté du Québec et de la défense de la langue. La récente réédition de *L'Anthologie de la poésie Québécoise* par Laurent Mailhot et Pierre Neveu, a introduit celui de Marco Micone. Les éditeurs parlent de ce dernier comme d'un texte « emblématique de la nouvelle identité québécoise ». Il a été inscrit au

---

<sup>8</sup> , Gilles Deleuze et , Félix Guattari, *Kafka, Pour une littérature mineure*, Paris, Minuit, 1975, p. 33.

On rappellera brièvement les trois dynamiques de la littérature mineure pour Deleuze et Guattari:

- Le premier consiste à affecter la langue d'un fort coefficient de déterritorialisation : « L'allemand de Prague est une langue déterritorisée, propre à d'étranges usages mineurs. (Dans un autre contexte aujourd'hui, ce que les Noirs, peuvent faire avec l'américain) ».

- Le deuxième caractère de la littérature mineure, c'est que tout y est politique. C'est le branchement de l'individu sur l'immédiat-politique. « Dans les grandes littératures l'affaire individuelle (familiale, conjugale) tend à rejoindre d'autres affaires non moins individuelles, le milieu social servant d'environnement et d'arrière-fond. (...) La littérature mineure est tout à fait différente : son espace exigu fait que chaque affaire individuelle est immédiatement branchée sur la politique. (...) C'est en ce sens que le triangle familial se connecte aux autres triangles, commerciaux, économiques, bureaucratiques, juridiques, qui en déterminent les valeurs

- Le troisième (et dernier) caractère de la littérature mineure, c'est que tout prend une valeur collective. Il s'agit de « l'agencement collectif d'énonciation. »

programme des écoles et soutenu par le Ministère de l'éducation du Québec – on peut en lire un extrait par exemple dans la récente Histoire de la littérature québécoise, parue en 2008 aux éditions Boréal. Or, que dit ce poème ? Sur le même patron rythmique, adoptant une scansion similaire à tel point qu'il manifeste une évidente volonté de se lire comme un pastiche du texte de Michèle Lalonde - l'auteur revendique une conception de la littérature comme faite « de suite d'emprunts, de réécritures, de recyclages et de contaminations <sup>9</sup> » - , il apparaît en profonde dissension avec « Speak White ».

Répondant presque point par point aux propos tenus dans le poème de 1968, Micone lui reproche un militantisme de salon, un enfermement dans l'autarcie revendicatrice, une clôture favorisant un entre-soi qui finalement se retournerait contre la volonté émancipatrice qui l'avait fondée. Ce dont témoigne le poème de Micone en fait, c'est d'un déplacement profond de la perspective politique. En effet, près de dix ans après la Nuit de la Poésie, le monde a changé, et les limites (relatives mais finalement incontestables) du mouvement souverainiste a provoqué des crispations qui ont modifié les enjeux identitaires. Le texte de Micone attaque au nerf même de la situation éthique de Lalonde : la question des migrants au Québec et de l'intégration de ces immigrants, est devenue centrale, tandis qu'elle n'était pas du tout abordée dans « Speak White ».

Cette réécriture, Michèle Lalonde et ses défenseurs, comme l'éditeur Gaëtan Dostie <sup>10</sup>, l'ont douloureusement reçue – et ce fut l'occasion de violentes réparties, d'échanges d'insultes sur lesquels on ne reviendra pas. Michèle Lalonde refuse depuis de laisser publier son poème dans les mêmes ouvrages que le dramaturge. Elle a même rompu avec son éditeur, lorsqu'il est devenu celui de Marco Micone. Elle refuse également de figurer dans les mêmes recueils que le poème de Micone, ce qui produit cette absurdité : dans l'anthologie de Maillot et Nepveu on peut lire la réécriture, et non le poème original.

Le « What » du titre, surtout, a cristallisé bien des tensions : l'injure se retournait contre la première, et s'adressait à la langue même qui avait voulu se défaire pour se libérer : *what*, cela revenait à dire que tout ce mouvement n'avait produit qu'une langue incompréhensible, inapte à l'ouverture qu'elle se proposait, un quelque chose qui ne trouvait ni finalité, ni consistance. Là où le texte de Lalonde cherchait un devenir révolutionnaire par-delà la langue mineure dans la minorité même de la langue, Micone ne lisait qu'un problème de colonisés embourgeoisés et, par palimpseste, détournait chaque proposition pour les renverser au nom d'un multiculturalisme bon teint qui finalement n'a rien à voir avec la solidarité active que travaillait Lalonde.

Des malentendus aux contradictions, ce sont deux manières de revendiquer la langue québécoise qui s'affrontent, ou se confrontent. En 1980, le problème s'était déplacé et Micone reprit le questionnement de Lalonde en le produisant sur des enjeux nouveaux. Ce faisant, il attaquait profondément le poème de 1968 : en disant, dans le sillon même de Lalonde, qu'il ne comprenait plus la langue revendiquée par les souverainistes issus de la Révolution Tranquille, n'était-ce pas une violence, une insulte, une provocation ?

---

<sup>9</sup> Site personnel de l'auteur : <http://www.vigile.net/Speak-What>

<sup>10</sup> Voir sa lettre ouverte : Pour en finir avec le plagiat de Micone : <http://archives.vigile.net/ds-idees/docs/dostie.html>

Pourtant, ce geste de Micone est révélateur quand il a recours à la langue de Lalonde - sa structure, son modèle poétique, sa scansion - pour y répondre... et en répondre d'une certaine manière. Ainsi ce langage clos est-il, malgré ce qu'en dit Micone pourtant, capable d'accueillir en son sein une parole de l'altérité ? Cet angle mort de l'emprunt, point aveugle à son auteur lui-même, fait du texte premier un creuset ouvert, comme une blessure, certes, mais une blessure qui localise l'espace d'une relation.

Le Québec aurait ainsi trouvé un langage poétique dans lequel éprouver sa langue : un espace d'expression et d'accueil des possibles – un levier de prise de parole. On ne compte plus les reprises et les pastiches, les emprunts et les détours par le « Speak White », moins sa lettre ou son esprit que sa structure. Texte devenu une conscience, appris à l'école, élément de la langue nationale comme l'air ou l'eau sont éléments du corps où évoluer : lorsqu'il s'agit de prendre la parole, au croisement du poétique et du politique, c'est au lieu où Michèle Lalonde l'a prise.

Ainsi, relevons ce dernier avatar, ou prolongement : « Speak Red <sup>11</sup> ». Sur un texte de Catherine Côté-Ostiguy et dans un film réalisé par Jean-David Marceau, des étudiants, pendant le mouvement du printemps dernier, récitent un poème qui dit l'opposition aux mesures entreprises par le gouvernement fédéral. Là où justement le texte de Lalonde s'arrêtait, sur les questions au présent de son énonciation d'un contenu politique à donner pour la défense de la langue, « Speak Red » se saisit de ce présent, parle en lui pour le faire parler après lui et par lui, engageant la lutte avec le monde que le poème originel avait initié.

C'est comme si « Speak White » avait fourni cette matrice, poétique, lyrique, politique : sillon à prendre et reprendre - n'est-ce pas le sens premier de la poésie, d'être sillon ? -, dans son sens ou en sens contraire, aux risques des contradictions – paroles successives le creusant à chaque passage d'une profondeur insoupçonnée, autorisant la langue à forer dans ces endroits de passage et de bascule aux soubresauts du monde. Si « Speak White » est une prise de parole, c'est aussi à une incitation majeure à une reprise au lieu où la parole fut entreprise qu'elle invite. Nous ne sommes pas seuls.

Au printemps 2013, par décret ministériel, la littérature est devenue une option dans le nouveau programme culture et communication au Cégeps <sup>12</sup> : changement de nom ou véritable renoncement à l'approche des arts comme arts, de la langue comme rapport au monde et au verbe, désormais conçue comme vecteur d'une information à transmettre ? Là où un texte comme celui de Michèle Lalonde peut donner des armes pour lutter, c'est quand il désigne le point d'articulation de la langue et de l'histoire, non dans la diffusion d'une connaissance, communication d'un donné, mais dans la tâche de nomination : celle d'une structure de pouvoir, celle d'une relation à la vie et à l'histoire, qu'on choisit, voire qu'on invente, par la langue.

---

<sup>11</sup> <http://www.youtube.com/watch?v=zkbBeQ21d1c>

<sup>12</sup> Voir sur cette question, les réactions du poète québécois Mahigan Lepage, à qui je dois certaines des réflexions sur ces enjeux : <http://mahigan.ca/spip.php?article327>



Ce à quoi invite le texte de Lalonde, puissante incitation à l'écriture, c'est ainsi à une pratique en acte de la langue dans cette tâche incessante de nomination, celle du temps présent en tant qu'il peut être celui du temps à venir, parce qu'il aura été celui d'un temps passé qui demeure l'utopie du réel possible, l'autre nom de ce qu'est le politique quand il reste, après le polissage des convenances, seulement le cri pour la beauté du langage et l'insulte pour rester digne.

ah !  
speak white  
big deal  
mais pour vous dire  
l'éternité d'un jour de grève  
pour raconter  
une vie de peuple-concierge  
mais pour rentrer chez nous le soir  
à l'heure où le soleil s'en vient crever au-dessus des ruelles  
mais pour vous dire oui que le soleil se couche oui  
chaque jour de nos vies à l'est de vos empires  
rien ne vaut une langue à jurons

Arnaud Maisetti  
Docteur en littérature  
PRAG à l'université Aix-Marseille